

DANIEL J. VALADE

RÉCEPTION
A L'ACADÉMIE DE
NIMES

**Discours de bienvenue de M. Christian LIGER,
Président de l'Académie**

**Remerciement de M. Daniel J. VALADE et éloge de son
prédécesseur M. André NADAL**

9 FÉVRIER 1993

Sont présents : M. Maurice Aliger, M. le pasteur Aimé Bonifas, M. le professeur René Bosc, M. le pasteur René Château, M. Marc Chausse. M. Pierre Clavel, Mgr Robert Dalverny, M. le docteur Edouard Drouot, M. Louis Durteste, M. Claude Escholier, M. Pierre Fabre, M. le bâtonnier Marcel Fontaine, M. Lucien Frinaud, Me André Galy, M. le bâtonnier Jean Goujon, M. le docteur Charly-Sam Jallatte, M. Jacques Larmat, Mme Christiane Lassalle, M. Victor Lassalle, M. le docteur Jean Lauret, M. le président René Panet, Mme Janine Reinaud, M. Georges Sapède, M. le docteur Lucien Simon, M. le docteur Paul Tempier, Mlle Marcelle Viala, M. Aimé Vielzeuf, et M. le bâtonnier Jean Ménard, secrétaire perpétuel.

Sont excusés : M. Robert Debant et M. le docteur Paul Maubon.

Le président accueille les nombreuses personnalités venues assister à la réception de M. Daniel-J. Valade, au siège laissé vacant par le décès de M. André Nadal ; en particulier, il salue la présence de Mme André Nadal, de Messieurs Jean-Marie Granier et Jean Cardot, de l'Institut, du général Janvier et du capitaine de vaisseau De Metz, de Mgr Jean Cadilhac, évêque de Nîmes, et de M. le pasteur Claude Reynaud, président de l'Eglise réformée, de M. Jean Bousquet, député-maire de Nîmes, de Mme Odyle Rio, des manadiers Annie, Henri et Patrick Laurent et de M. et Mme Christian Lesur.

Le secrétaire perpétuel donne lecture du procès-verbal de la précédente réunion, qui ne donne lieu à aucune observation, et est adopté.

A la demande du président, M. Daniel-J. Valade est ensuite introduit dans la salle des séances accompagné de ses deux parrains.

Monsieur le Président Liger accueille notre nouveau confrère en termes choisis :

Je me fais l'interprète de nos confrères de l'Académie de Nîmes pour vous dire le vif plaisir que nous avons à vous accueillir aujourd'hui parmi nous. Plaisir qui est un peu comme une fête attendue tant votre installation paraît le résultat d'un parcours humain et intellectuel qui vous y prédestinait. Ainsi, la fatalité heureuse qui paraît avoir inscrit à l'avance votre arrivée parmi nous pourrait-elle s'appeler Chronique d'une élection annoncée.

Vos origines d'abord, qui, telles de vraies racines, plongent par de multiples voies dans la civilisation de notre Sud profond. Votre père, comme votre grand-père, possédait une petite entreprise de fabrication de chaises à Beaucaire. Votre père, Roger Valade, né en 1917, adhéra très tôt au Parti socialiste. Sa ferveur était telle que vers 18 ans, il sautait par la fenêtre, pour se rendre aux réunions politiques. C'était, et c'est encore, un homme de conviction, l'un de ces hommes qui ne transigent pas avec ce qui est leur vérité. Prisonnier en 1940-45, il s'évada plusieurs fois, et à chaque fois repris se retrouva plus enragé à retrouver son pays et sa liberté. C'est dans une France totalement différente que votre père revint à la vie civile : son affaire de chaisier avait été mise en péril par les conditions économiques. Il dut y renoncer. Mais peut-être pressentait-il que son fils remplacerait les chaises par ce Fauteuil. Il avait conservé et conserva toujours les idées de sa jeunesse. Le socialisme était sa famille : au sens fort du terme puisqu'il était l'ami intime du beau-père d'Edgar Tailhades. Les partis politiques, je parle des vrais, de ceux qui sont soutenus par une idéologie cohérente et

humaniste, ont la vertu des grands vents : même s'ils paraissent contraires, ils font avancer l'homme. Ce sont des alizés qu'il faut savoir utiliser le temps qu'ils servent au pays et à ses citoyens. Sachant cependant que l'humain les dépassera toujours dans son infinie complexité. Pour toutes ces raisons, j'aime bien votre père, mon cher Daniel Valade : en même temps qu'il adhéraît aux aspirations de justice et de liberté d'un grand courant idéologique, il ne cessait pour son compte de franchir les barbelés nazis : c'est un symbole.

C'est alors qu'il est devenu le Roger Valade que nous connaissons, et que vous, vous devîntes enfin Nimois. Il entra dans l'administration municipale, et tout de suite prit les dimensions d'un personnage : l'homme clef, si j'ose dire : celui qui accueille, qui écoute, qui conseille, qui garde aussi l'accès de la Maison commune. Dans l'histoire de Nîmes, il fut le saint Pierre des années Tailhades. Mais Roger Valade avait aussi d'autres projets dont vous-même.

Votre mère est une protestante du Vigan et de Ganges. J'admire, là encore, le caractère exemplaire de votre ascendance: elle travailla d'abord dans une entreprise dont le nom reste comme un symbole de l'industrie huguenote : Albaric. Elle fut ensuite secrétaire médicale de notre confrère, le professeur René Bosc. Et enfin, secrétaire de l'Eglise réformée de Nîmes : quelle fidélité à une foi, à une communauté, à une fraternité.

Ainsi, vous êtes le fils du socialisme des origines et du protestantisme enraciné : dans notre ville d'hommes de foi et d'obstination, vous apparaissez, permettez-moi de vous le dire, comme une sorte de prototype de notre race singulière. Et c'est votre premier titre à vous installer dans notre Compagnie.

Comme pour conforter cette image républicaine, vous avez commencé votre scolarité à l'école maternelle du boulevard Talabot, vieux monument nimois de l'école laïque et

obligatoire. Et, m'avez-vous dit, votre grand-père vous apprenait à lire dans le *Midi Libre*: on aimerait savoir si c'était dans les exploits footballistiques de Schwager ou Ujlaki, dans les affrontements taurins de Dominguin et Ordonez, ou dans les soubresauts politiques de la IV^e République moribonde. En tout cas vous n'en êtes pas devenu dyslexique.

Auriez-vous pu prévoir, lorsque vos études primaires vous ont amené dans les couloirs crasseux de l'école de la Grand-Rue, que l'Hôtel Rivet retrouverait sa splendeur et qu'il abriterait une Ecole d'Art ? Votre Maître avait écrit au-dessus du tableau noir une formule qui n'a rien de magique : Travail, plus Discipline égalent Réussite. Je ne sais si vous avez obéi aux deux premiers termes de l'équation, mais au moins êtes-vous parvenu au résultat, puisque vous voici au collège du Mont-Duplan. Qu'y a-t-il donc dans l'air de cette vieille école qui suscite des vocations : Simon Casas, Christian Montcouquiol, « notre » Nimeno, en ont traversé les cours comme la piste. Et vous aussi, mon cher Daniel Valade, vous avez traversé l'Arène ; et je le révèle ici. Oui, vous avez traversé la piste dorée sous les applaudissements : avec moins de risque, il est vrai, vous étiez alguazil.

Et voici que mon hypothèse de départ se confirme : vous aviez déjà l'esprit académique, puisqu'après que le docteur Bosc ait soigné vos maladies infantiles, vous trouviez au Mont-Duplan notre confrère Aimé Vielzeuf qui vous enseigna une certaine idée de l'Histoire et des Libertés, qu'il venait de gagner dans les maquis de la Résistance. Je me souviens ici d'une réflexion que me fit un jour le comédien et metteur en scène Jean Deschamps. Il venait d'apprendre que des jeunes gens remettaient en cause leurs études et leurs maîtres : « Comment peut-on refuser le savoir, me dit-il ; moi qui étais pauvre, j'aurais payé pour aller à l'école. » J'ai l'impression, Monsieur, que vous êtes

de cette trempe d'adolescents qui mesuraient chaque jour, parce que la vie ne leur avait pas tout apporté sur un plateau d'argent, que leur combat passait par plus de lucidité, plus de conscience et plus de culture. Vous saviez que les études étaient un privilège : c'est cela, j'en suis sûr, qui vous motiva tellement, qu'en 1967, on vous reçut premier à l'Ecole normale du Gard.

Vous étiez en classe de Lettres, et de ces trois années intenses vous avez avant tout, me semble-t-il, récolté la passion littéraire. Vous aviez là des revues, des livres, un climat favorable à la méditation. Romain Rolland a appelé l'Ecole normale de la rue d'Ulm, un cloître ; et en vérité, bien que les bâtiments de la route d'Uzès n'aient ni les vouîtes ni les jardins d'un monastère, c'est là que vous avez appris la profondeur des choses. Je crois même que ces retraites que vous faites encore chez les moines lorsque la vie vous assaille un peu trop, sont comme une réminiscence de cette fervente période où vous découvriez que les écrivains et leurs personnages sont un peu plus vivants, un peu plus intenses, un peu plus immortels que nous ne savons l'être. La littérature, vous la preniez par tous ses bouts : lisant éperdument, analysant lucidement, écrivant dévotement à ceux que vous aimiez : Mac Orlan, Pierre-Henri Simon, Lanoux, Giono, le plus grand de nos contemporains. Si vous aviez pu écrire à Montaigne, vous l'auriez fait ; mais il vous a répondu, puisque vous avez entendu, avant tout autre, son grand message d'équilibre, de sagesse et de respect des autres.

Avez-vous remarqué comme on a escamoté, en 1992, le quatrième centenaire de sa mort ? Mais nous vivons des temps où la profondeur gêne, et où on prend les modes pour des valeurs. Mais l'Ecole normale ne fut pas seulement cet approfondissement ; ce fut aussi Mai 68. Mai 68 à Normale, cela dut bouillonner.

Il est cependant une réforme à laquelle, j'en suis certain, vous participâtes activement : c'est cette année-là que l'on mêla à vos jeux et à vos études, les filles normaliennes. La liberté d'esprit et la femme : vous aviez aperçu l'essentiel du Monde.

Vous êtes sorti de Normale à 19 ans, en 1970, avec une boulimie d'apprendre encore, de lire et de vivre, dont je vois la preuve dans les voyages que vous fîtes alors en Ontario et en Macédoine, en Hongrie, en Yougoslavie et au Liban. Et à chaque fois vous couriez au plus ancien, au plus rare. Car vous êtes le contraire d'un touriste : vous allez au secret des villes et des sites ; à ce qui est lié à l'histoire ; au plus éternel : Montaigne vous a aussi appris à voyager. Je vous prie de m'excuser si parfois je préfère à l'énumération de tous vos mérites tel signe révélateur. Je sais qu'il n'y a pas si longtemps, à Séville, vous êtes allé communier avec les conquérants du Nouveau Monde dans les Archives des Indes, ce cocon brun et doré où veillent les documents quatre fois centenaires qui témoignent de ce moment intense de l'histoire de l'Humanité. Voilà des lieux que nos fanatiques de sévillanes, et nos ayatollahs de la tauromachie, ne fréquentent guère.

Et pourtant, qui vous aurait observé sur la scène nimoise n'aurait vu qu'une brillante carrière consacrée à l'enseignement fondamental : stage pédagogique de 1970 à 73, trois ans à l'Ecole d'Application du Mont-Duplan, six ans auprès du directeur de l'Ecole normale, M. Roger Lefebvre, dont je salue la présence ici, deux ans à l'école Belle-Croix, succès à l'examen de conseiller pédagogique, puis retour à l'Ecole d'Application du Mont-Duplan. Combien se contenteraient d'une réussite et d'un talent professionnel rapides, estimables, sans feinte. Les hussards noirs de la République vous en étiez, vous en êtes encore. Et c'est bien. Mais une fringale intellectuelle vous

tirait sans trêve vers d'autres territoires, où ceux qui vous observaient ne comprenaient plus rien.

Comment ? cet instituteur à la Jeune Chambre économique ? et vice-président ! On vous croyait aficionado, on vous découvre félibre, journaliste, on vous découvre gastronome, bibliophile, on vous découvre archéologue. Rédacteur à *Corrida*, dont vous êtes co-fondateur, au *Camarigo*, au *Commercial du Gard*, mais vous savez aussi célébrer le Culte de Mithra.

Ami de l'artisan précieux du livre, Pierre-André Benoît, qui nous a quittés il y a quelques jours, mais aussi curieux de Guizot et de Crémieux, de Rabaut et de Daudet.

Holà, Monsieur, qui êtes-vous, et qui accueillons-nous aujourd'hui ? Montaigne ou Rastignac ? Figaro ou Descartes ? Je cherche ici votre secret et votre cohérence. Sans être certain tout à fait qu'il faille percer le secret.

Mais efforçons nous tout de même.

L'arrivée de Jean Bousquet à la Mairie de Nîmes fut sans aucun doute l'un des carrefours de votre destinée : vous l'aviez senti ouvert aux problèmes culturels ; vous lui fîtes des propositions d'action ; on vous entendit.

Votre première opération fut la venue du Jury Goncourt à Nîmes, que vous avez organisée depuis la cabine téléphonique au bas du Mont-Duplan. On espère que c'était pendant les récréations. La seconde est celle où nous nous sommes définitivement connus : le Centenaire de la naissance de Jean Paulhan, auquel déjà notre Académie fut associée. Vous aviez le dynamisme, Me Bernard Durand avait la volonté politique, j'avais les connaissances et la confiance de la famille Paulhan : nous avons ainsi monté des manifestations qui damèrent le pion au Centre Pompidou. C'était en 1984. Et c'est à peu près à cette époque que vous êtes devenu, au cabinet du maire, cet omnivore culturel, omniprésent, omniscient. Actif comme Scapin, écrivant comme le Scribe accroupi, méditatif comme *le Penseur* de Rodin, parfois tonitruant après les importuns

comme Cyrano, mais aussi comme Cyrano restant sous le balcon pour écouter un autre séduire avec vos propres phrases. Et toujours discret comme Arsace, le confident du roi de Comagène.

On ferait la liste des opérations auxquelles vous avez participé, comme d'autres aligneraient leurs campagnes militaires :

Le Tri-centenaire de la Révocation de l'Edit de Nantes, vous y étiez ; la Croix huguenote dessinée par notre confrère Granier, vous y étiez ; la grande édition des miniatures de Pertus, vous y étiez : il est vrai que vous les connaissiez bien ces dessins si précieux : ils étaient votre bande dessinée lorsqu'enfant, vous attendiez votre père dans la salle des mariages. Et d'ailleurs le Salon de la Bande dessinée, vous y étiez ; l'hommage à Decaris, vous y étiez ; l'exposition Marcel Béalu, vous y étiez ; et de grandes campagnes comme le Bi-centenaire de la Révolution qui vous vit en première ligne ; et le Congrès d'Epigraphie où vous avez fait la transition entre deux délégués culturels successifs et sans doute étranges. Et l'exposition sur la Chambre des Députés. Et cette *Santo-Estello* qui est peut-être de toutes vos batailles celle pour laquelle vous avez le plus de tendresse.

Ce que l'on ignore, cependant, et que je vais vous révéler ce soir, c'est qu'à chacune de ces manifestations, Daniel Valade engrangeait pour l'avenir : sur Rabaut-Saint-Etienne comme sur Guizot, sur les députés du Gard comme sur Mistral ou sur Mithra. Sa documentation est considérable, son érudition méticuleuse. Les manifestations passent, le corpus savant reste. Et c'est Daniel Valade qui le recueille. Cette abeille-là butine beaucoup, mais elle fait son miel. Alors, cher Daniel-J. Valade, quand viendra-t-il le temps de l'écriture ? Je veux dire de la belle, de la grande, de celle qui fait les synthèses et prend le recul

nécessaire. Certes, il y a vos articles, vos communications à chaque fois remarquablement complètes. Mais ce n'est rien à côté de vos possibilités. Ne gardez pas trop longtemps le silence.

Mais décidément, vous restez secret. Il n'y a pas jusqu'à ce prénom qui au moment de vous recevoir ne nous pose problème : Daniel-J. Valade. Qu'est-ce que ce J. ? Joseph ? non, vous n'avez pas de frère. Jacob ? je vous ai toujours connu serein et ne vous ai jamais vu combattre avec l'ange. Maître Jacques, peut-être, à la cuisine et aux chevaux ; ah, nous approchons peut-être. Ou Josué, car vous savez trompéter très fort contre les murailles de l'indifférence. Mais pas Jonas, car la baleine ne vous a pas tout à fait avalé. Il y aurait bien une hypothèse que vos visages multiples justifieraient : derrière Mister Hyde vous avez peut-être voulu nous dire qu'il y avait le Docteur Jekild. Et bien non, ce J., je me suis renseigné, c'est Jean. Le plus tendre des évangélistes... mais aussi l'auteur présumé de *l'Apocalypse*. Vous n'en finissez pas de nous intriguer. Il n'est pas jusqu'à votre adresse : un simple numéro : apparemment, vous habitez une boîte postale. Et cette calvitie aussi célèbre que le bonnet de laine de Michel Tournier, qui s'efforce de nous faire croire que vous avez plus de quarante ans.

Non, Daniel-J. Valade, vous n'entrerez pas à l'Académie déguisé : vous avez bien quarante ans, et du coup vous devenez le plus jeune des Académiciens répertoriés par l'Histoire. Le plus jeune après Guizot, une référence de plus. Et nous voici tous renvoyés aux catacombes par votre apparition cavalière.

Monsieur, je vais avouer mon échec : je n'ai pas le sentiment d'avoir éclairci votre personnage. Tout au plus comme cette silhouette descendant un escalier, du peintre Marcel Duchamp, ai-je fait vibrer quelques-uns de vos possibles. Mais permettez-moi de citer Jean Paulhan : « Chaque

homme, écrit-il, gagne à être connu : il y gagne en mystère.» Et bien ce mystère, permettez à mon amitié de le rompre d'une manière subjective, et de dire ici votre honnêteté et votre rigueur intellectuelles ; de saluer le Républicain sans concession, et de témoigner enfin que votre amitié est sûre, pleine de finesse, de fidélité et de constance.

Ce soir, vous devenez pleinement des nôtres. Et je sais aussi quelle émotion essentielle c'est pour vous. Mais je suis certain qu'après votre installation et ses fastes, vous irez rejoindre vos deux chevaux camarguais, dont l'un s'appelle Solem et l'autre Vertige. Peut-être leur raconterez-vous cette séance. Puis, galopant sur les terres de vos amis les manadiers Annie, Henri et Patrick Laurent, vous vous enfoncerez sur l'horizon, là où la terre, le ciel et la mer se rejoignent. Dans un absolu qui relativise toute chose. C'est cela aussi votre secret.

Bienvenu à vous, Monsieur, vous êtes désormais des nôtres.

A son tour M. Daniel-J. Valade prend la parole :

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames et Messieurs les Membres de l'Académie,
Messieurs les Membres de l'Institut de France,
Chère Madame Nadal,
Chère Madame Nadal-Gony,
et vous tous, chers amis, en vos grades et qualités,

Voici quasiment jour pour jour un an, Jean-Marie Granier, dont je sais gré à l'amitié d'être ici aujourd'hui, débutait son discours de remerciements à l'Académie des Beaux-Arts, où le recevait Jean Cardot, présent parmi nous, en disant :

« Me voici devant vous qui m'accueillez en cet instant de solennité et je vous avoue avoir quelque hésitation à vous exprimer ma gratitude.

« L'usage serait-il en cette occasion de se dire indigne d'un tel honneur ? Outre qu'il y aurait quelque hypocrisie dans pareille attitude, ce serait faire peu de cas du jugement de ceux qui vous ont accordé leurs suffrages. C'est pourquoi, choisissant d'être immodeste plutôt qu'hypocrite, d'entrée de jeu, je vous dis, merci. »

Jean-Marie Granier, jeune « Habit Vert », me permettra de reprendre ce soir à mon compte cet aveu, lequel est un hommage à l'Institution qui me fait l'honneur et la joie de me recevoir aujourd'hui.

Oui, c'est avec une grande fierté, et conscient de ce que représentent ce moment et ceux qui l'ont précédé, que je viens de franchir le seuil de cette salle, après avoir entendu, depuis la bibliothèque, bruisser la soie des robes de mes chères amies arlésiennes.

Vos paroles, Monsieur le Président, m'ont beaucoup touché.

Elles sont pour moi un drôle de miroir, et à la fois une forme étonnante de kaléidoscope où je vois votre propre père, poète subtil et correspondant de cette Compagnie, me raconter de belles histoires qu'il inventait pour moi, le dimanche matin, dans la cour de la Mairie où je montais à vélo en attendant mon père.

N'est-ce pas, en effet, l'un des merveilleux atouts de l'Académie de Nîmes que de permettre - chose rare - un permanent retour sur le passé des siens, comblant ainsi les vœux de tant d'apprentis sorciers, à jamais impuissants ?

C'est dire combien être désormais l'un des maillons de la chaîne du temps et de l'Histoire, de Nîmes et d'au-delà, me trace une voie exigeante. Je vous promets de m'y consacrer avec zèle et modestie et de suivre en cela la devise de François Guizot sous le portrait duquel j'aime suivre vos

séances, comme si être sous le regard du créateur des Ecoles normales me rassurait sur mes propres faiblesses. Ce soir, celui, convergent, de Monsieur Roger Lefebvre qui y fut mon maître, double et multiplie l'étendue de mes devoirs !

Guizot avait pour devise : « Omnium Recta Brevissima » (« la ligne droite est de toutes la plus courte »). Je l'emprunterai cette ligne pour, avec émotion et sincérité, solennellement remercier l'ensemble des membres de l'Académie d'avoir accepté que je sois leur benjamin. Vous ajoutez en cela deux joies qui comptent : celle de mes parents. Ils sont là, ce qui est rare rue Dorée en pareille circonstance. Ils éprouvent, je le sais, pour l'Institution académique, beaucoup de respect. La vision qu'ils m'ont toujours transmise de vous n'est sans doute pas pour peu dans notre rencontre.

A eux, comme à vous, je dirai en cette circonstance de gratitude, reprenant le Père Carré qui en faisait un jour de solennité sa conclusion : « Laissez-moi voir en cela une invitation : l'invitation pressante à être, ou plutôt à devenir chaque jour davantage, ce que vous pensez que je suis. »

Si ma joie est grande ce soir, elle sera aussi, et avant tout grave.

Nous manque, en effet, ici même, sur ma droite, la chaleureuse présence de Monsieur André Nadal. C'était sa place. Son fauteuil. Et son rôle.

Durant des années, je l'ai observé, prévenant avec le conférencier, qui, aussi sûr soit-il de son sujet et de ses notes, savait que près de lui était un auditeur *attentif*, et surtout bienveillant. Son geste d'offrir le verre d'eau salvateur aux bouches asséchées par l'émotion et la responsabilité de parler ici, était à la fois émouvant comme une offrande simple et rituel. En ce lieu où, depuis plus de trois siècles, rien n'a pu entraver la liberté de pensée et d'expression, le rituel tient une place primordiale. Il est le

ciment de l'unité et confère cette spécificité, garante de la pérennité.

André Nadal avait ici, au-delà de ses responsabilités administratives et culturelles, un rôle réel dans la liturgie académique. Je me souviens - comme vous tous ici - d'en avoir bénéficié. Ce fut à l'heure où le Culte de Mithra fut évoqué dans cette enceinte.

L'attachement que Monsieur Nadal vouait à l'Institution qui l'accueillit le 16 octobre 1959 au fauteuil laissé vacant par le décès de Monsieur Marcel Coulon, magistrat et homme de lettres, était de la même force que celui qui le liait à Nîmes.

C'est ce que Monsieur Henri Seston souligna quand il reçut son ancien collègue, professeur au Lycée. Il avait été élu le 19 mai 1959.

De fait, André Nadal avait franchi dès 1952, pour la première fois, la belle et sobre porte de l'hôtel qu'il devait plus tard contribuer à faire restaurer, puisque c'est en cette année-là qu'il fut élu correspondant. Ne doutons pas qu'il considéra ce vote comme le plus prestigieux cadeau reçu à l'occasion de son demi-siècle !

Durant sept ans - quel beau symbole pour ce pythagoricien - il fut assidu aux séances. Vos prédécesseurs l'appelèrent de la chaise au fauteuil pour - et je cite ici le président Seston auquel vous avez vous-même, cher Christian Liger, succédé : « pour l'incorporer à l'aile marchante de notre Académie ». « Affinités intellectuelles » et « curiosité universelle » illustrèrent ce jour-là les plus notables raisons qui avaient éclairé l'aréopage.

André Nadal y fut toute sa vie, et jusqu'au dernier soir, attaché et fidèle.

De famille cévenole, il naquit le 17 mars 1902, à Alès où ses parents étaient d'importants négociants. Aîné de six enfants, il a une haute conception de son rôle de *primus inter pares* dont sa nature généreuse, et doué d'un sens des

responsabilités aigu, ne lui font considérer que les devoirs envers ses cadets. Pour lui aussi donc, « ce siècle avait deux ans ».

Tôt citoyen de Nîmes, il y suit les leçons de l'école Saint-Charles. Sa famille s'est installée dans le cœur battant de la cité où la tradition du négoce se perpétue dans la dénomination même des rues. A deux pas de l'observatoire de Benjamin Valz, à un jet de fronde des maisons natales de Gaston Darboux et de Gaston Boissier, voisin de la frise romane de la Cathédrale et de l'Evêché qui accueille en deux phases les travaux de l'Académie, le garçonnet s'est imprégné de ces « lieux de mémoire » chers à Simon Nora.

La conscience historique a certainement précédé la connaissance en cette matière, et son environnement a sans nul doute instillé en lui les passions qui lui seront plus tard chères. Soyons reconnaissants à l'âme de notre ville de susciter de pareilles existences, à elle seule vouées.

Excellent élève, André Nadal le fut aussi au Lycée dont il fréquente les classes jusqu'à celle de Math Spé. Il y suivit les cours de philosophie de Michel Alexandre qui fut, rappelons-le, le plus fervent disciple d'Alain. Il y vécut les années du premier conflit mondial.

Sa scolarité, on peut dire qu'il la partage avec ses cadets. Madame Nadal-Gony, sa sœur, que nous saluons très respectueusement et remercions d'être parmi nous, souligna combien il était prévenant et attentif avec elle et l'ensemble de la fratrie. Doit-on en conclure que l'influence de ce mathématicien né s'avéra décisive pour la vocation de grand lettré et de philosophe que fut Octave ? Professeur à la Sorbonne, exégète de Paul Valéry après l'avoir été de Pierre Corneille, Octave dut peut-être à André d'être sensible à l'œuvre du Sétois auquel le Mont Saint-Clair fut la Colline inspirée. A ma question : « Quels étaient les sujets de conversation entre André le matheux et

Octave le poète, Madame Nadal-Gony s'est exclamée aussi spontanément que joyeusement : la Poésie ! L'auteur de *La jeune Parque* n'inscrivit-il pas un jour cette dédicace : « à André Nadal, mathématicien dépravé par la poésie ». Rappelant ce trait, Monsieur Seston renchérit : « Thaïes et Homère vous ont conduit par la main ».

René Char, dans *La Bibliothèque en jeu* suggère : « Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver ». Suivons André Nadal !

Frais émoulu du lycée, André Nadal rejoint Montpellier puis Paris. Il y suivra les cours de l'Université où sa vocation de pédagogue s'affirme. Elle germait en lui depuis toujours et avait trouvé, auprès de ses jeunes frères et sœurs, une application pragmatique. Les Facultés des Sciences confirment cette orientation.

Faisons ici mémoire d'un événement important. Ayant longuement préservé quelques économies, le jeune André fait l'acquisition d'une lunette astronomique de professionnel, dont les caisses surprennent un matin sa sœur au bas des escaliers. Une fois installée sur la terrasse de la maison des pentes du Mont Cavalier, elle ouvrira pour André et ses cadets les portes d'un univers à la fois fantastique et bien réel où trône Saturne. Plus tard, bien plus tard, il lancera un défi aux carabiniers italiens et collera l'œil à la lunette de Galilée lui-même au grand dam des gardiens du musée !

Parallèlement à ses études universitaires, André Nadal, bien qu'ayant perdu la Tour Magne de vue, revient à son pied aussi fréquemment que possible.

Il fréquente aussi la Chapelle des Jésuites, où tonnent quelques ténors, parmi lesquels l'anarchiste Sébastien Faure. Ces sorties se font en compagnie d'Edgar Tailhades (dont le père est surveillant général du lycée).

Ensemble, ils font la connaissance de Marc Bernard qu'ils intégrèrent - au terme d'un émouvant dialogue - à la Société littéraire « Lis Estrambord » qu'ils ont créée. Sous les auspices de Frédéric Mistral auquel ils ont emprunté la raison sociale de leur association, les joyeux drilles retrouvent Lucien Coutaud, les Coussens, Eloy-Vincent. Ils dînent auprès de Jeanne de Flandreysy, égérie et redoutable mante félibréenne. Ils écoutent Sarah Bernhardt à son crépuscule. La fraternité entre ces jeunes gens auxquels le très regretté Joachim Durand apporta son sens aigu de l'observation que servait un humour subtil, fut à toute épreuve. Les ans la consolidèrent. Il n'y eut meilleurs compères qu'André et Edgar à l'instant d'agir pour Nîmes. S'y agrègent Pierre Hugues, le docteur Jean Paradis, Georges Martin et tant d'autres présents ce soir.

L'heure du service militaire ayant sonné, Monsieur Nadal est affecté au service de la météorologie. Sa sœur se souvient de la minuscule silhouette qu'elle observait du pied de la Tour Eiffel. André, lui, comblé, faisait s'envoler du haut de la Demoiselle de Fer les ballons sondes dans lesquels plus tard il trouvera l'une des raisons des soi-disant soucoupes volantes auxquelles il consacra ici l'une de ses communications. Durant ces mois sous l'uniforme, il croise Raymond Aron et se lie d'amitié avec le scientifique Mandelbrojt qui sera appelé plus tard au Collège de France.

L'Education nationale étant sans pitié, c'est à Quimper qu'elle exila son nouveau fonctionnaire. Il préférera une latitude à la fois plus nordique, mais ô combien plus passionnante : Londres. De 1930 à 1936, le méridional enseigna au Lycée français de la capitale britannique. Il s'immerge longuement dans la civilisation de l'Empire et fréquentera assidûment l'observatoire de Greenwich. Il perfectionne ses connaissances et suit les cours du physicien Rutherford, collègue d'Albert Einstein que le

Nimois rencontre en 1933 à l'occasion d'une conférence donnée par le père de $E = mc^2$ à l'Albert Hall.

A Londres, il se lie d'amitié avec René Maheu, ultérieurement directeur général de l'Unesco. Il fait de nombreuses causeries, notamment sur « la femme française ».

Le fog ne fait qu'attiser la nostalgie de notre concitoyen. Il rejoint le continent au moment du Front populaire non sans que le proviseur du Lycée de Londres lui ait écrit une longue et très chaleureuse missive lui témoignant son admiration devant ses qualités de professeur. Il enseigne au Lycée de Carcassonne, autre forme d'île, corsetée dans ses remparts signés Viollet le Duc. André Nadal y demeure jusqu'en 1942, date à laquelle il rejoint le Lycée de Nîmes.

Durant douze ans, il partage son temps entre ses cours, ses copies et ses relations amicales avec ceux qui sont déjà ou deviendront d'illustres Nimois. Il est de ceux qui partagent les rituelles parties de pétanque sur la piste des arènes... de Lutèce puisque son frère Octave est, pendant quelque temps, le secrétaire de Jean Paulhan. L'histoire ne dit pas s'il laisse gagner le pape de la NRF comme le faisaient les auteurs de la couverture aux filets rouge et noir. Il est vrai qu'André se soucie peu des contrats de Gallimard. Il préfère les chapitres grands ouverts des voyages qui, au fil de ses périples, l'immergent dans les civilisations souvent lointaines, dont il revient toujours plus affermi dans sa conception généreuse et humaniste de la vie et des êtres.

L'un de ses bonheurs de professeur sera la carrière de son élève Jean-Pierre Serre. Catalan, puis très tôt Vauverdois, ce brillantissime disciple est un savant exceptionnel, notamment spécialiste de l'algèbre homologique. Il recevra la Médaille Fields en 1954, puis

celle d'Or du CNRS. Il a été élu à l'Académie des Sciences en 1976.

1954 marque un tournant dans la vie professionnelle de l'enseignant. Il rejoint la cohorte des 1 000 professeurs qui sont engagés dans la passionnante expérience diligentée par le Centre national d'Enseignement par Correspondance. 40 000 élèves par le monde lui doivent cours, examens et réussite. Pour eux, André Nadal composera des manuels à l'usage de l'Afrique noire francophone. Il est à cet égard l'un des pionniers de l'indépendance d'esprit des futures élites du continent noir.

Le ministre de l'Education nationale lui décerne les Palmes académiques. Il sera plus tard promu au grade d'officier dans cet Ordre.

Libre de gérer son temps, cet esprit encyclopédique y excelle et peut ainsi se consacrer aussi à la vie culturelle et à sa ville. Cette nouvelle forme d'activité aura offert à André Nadal la grande chance de son âge mûr. Maître de son organisation, il donne alors la pleine mesure de son activité intellectuelle, de son sens du civisme au service de la cité, de sa conception à la fois exigeante et généreuse de l'amitié.

André Nadal devient dès lors incontournable dans le paysage culturel nimois et intensifie cette vie intérieure dense qui, avec sa ténacité, le dépeignent si bien.

Son port d'attache sera, évidemment, l'Académie.

Trente-deux ans de présence dans cette salle imposent à cet esprit volontariste de présenter trente-deux communications.

Prononçant en sa qualité de président de votre Compagnie, l'éloge funèbre de mon prédécesseur, Monsieur le professeur René Bosc, évoque dans une allocution aux termes choisis « la qualité de la pensée, l'étendue de la culture, (l'état de) véritable témoin de son temps » qui caractérisent notre regretté confrère.

Signes de sa fidélité à ses maîtres et à ses amis, c'est au mathématicien Gaston Milhaud puis à Marcel Coulon qu'il consacre ses deux premières publications. L'ultime parution, en février 1990, sera dédiée à la jeunesse d'Edgar Tailhades.

Entre ces extrêmes, les sources multiples d'inspiration de ce grand Nimois prouvent l'horizon sans fin de ses intérêts intellectuels, la rigueur de sa recherche, la qualité de son expression.

Chaque thème donne lieu à une leçon, qu'elle soit scientifique, linguistique, historique. Rien n'est laissé dans l'ombre. Tel terme, telle idée appellent les sources, une bibliographie fouillée, souvent des photographies, quelquefois des croquis, toujours des commentaires frappés au double coin de l'érudition et de la volonté de vivifier le présent par les idées du passé.

Nîmes est omniprésente. Elle est permanent objet de référence. Ainsi, quand le couple Nadal voyage en Chine, le Nimois professeur note que dans le jardin de l'hôtel l'Impérator pousse, comme dans l'Empire du Milieu, le fameux Gingkobiloba. Il s'agit d'un arbre rare, considéré comme sacré par les mandarins. On en tire une substance qui entre dans la composition, précise notre botaniste, du ginkor, qui traite les insuffisances veineuses. André Nadal avoue avec humour : « Je n'ai vu qu'un gingkobiloba dans ce voyage et je n'ai pu le photographier par manque de recul ». Dommage ! Nous irons chercher l'exotisme à l'Impérator.

Rares sont les textes qui ne comportent pas une heureuse citation de Paul Valéry sur la tombe duquel, le jour des obsèques, il est appelé à prononcer un important message. C'est ici fidélité, et volonté de toujours donner aux vers de l'ami leur place qui est celle du Beau et de l'Esthétique.

Ainsi : « *Tout puissants étrangers, inévitables astres* », accompagne l'étude de la planète Nemausa.

Monsieur André Nadal, l'astronome, a beaucoup enrichi la conscience et la connaissance des Nimois - et des autres... - pour leur ville. Son travail sur *la planète astéroïde* est exemplaire.

Je ne résiste pas au plaisir de vous rappeler au nom d'André Nadal, que notre planète, découverte par un élève de l'Ecole centrale (chère à Monsieur Lefebvre qui, à l'occasion du Bicentenaire de la Révolution française en est devenu un spécialiste), cette mini planète donc, a été découverte dans la nuit du 24 au 25 janvier 1858. Elle a un diamètre de 50 km pour une révolution autour du soleil de 1 329 jours.

Le Castellum a fait tracer par André Nadal le long fil de l'approvisionnement de Nîmes en eau potable des Romains à nos jours. Il effectue des calculs concluant à la consommation de la ville romaine et avance des hypothèses que nos contemporains du CNRS, en décembre 1992, ont confirmées.

Art, Poésie et Science sont les trois côtés du triangle parfait que n'a cessé de dessiner André Nadal. Il conclut avec Henri Poincaré s'exprimant ainsi lors du jubilé de Gaston Darboux : « Les mathématiques ont une secrète harmonie qui est source de beauté ».

L'Hôtel de l'Académie répond à ces canons. En permanence soucieux de ce haut-lieu, notre ami publiera deux textes importants en 1970 puis en 1974. Le premier évoque le 50^e anniversaire de l'inauguration de l'hôtel où nous nous trouvons ce soir.

C'est, en effet, le 7 juin 1920 que 33 académiciens conduits par Monsieur le pasteur Trial, président, franchirent solennellement la porte où la devise « Ne quid nimis » semble avoir, durant de longs siècles, espéré et

attendu la savante Compagnie. Depuis lors, elle est dans ses murs.

Depuis sa création, elle avait pérégriné entre le domicile du marquis de Péraud, l'hôtel particulier de Jean François Séguier, les combles de l'Hôtel de Ville (dont d'ailleurs les chiches fenêtres donnaient sur la rue Dorée !). Il y eut aussi en octobre 1912 trois séances à l'Evêché. C'était en soi un retour aux sources mais la Séparation de l'Eglise et de l'Etat exacerba les relations jusqu'à entraîner la démission de Monseigneur Béguinot et des membres du groupe catholique. On se réunit alors au siège de la Société d'Agriculture avant qu'en 1919, le chanoine Bonnefoi et l'architecte Max Raphel achètent à la fille d'Albin Michel le bel hôtel qui nous reçoit à l'instant même. Il est identifié depuis un cadastre de 1596. Il appartenait aux Guiraud !

Superbe dans ses proportions, son agencement et ses décorations, la beauté de l'ensemble s'égayait d'une tête d'enfant qui sera l'incarnation de la devise académique : « A l'Immortalité ».

André Nadal en est digne, lui qui eut à cœur, notamment à l'occasion de son année présidentielle, de faire réhabiliter la façade et la cour de l'Hôtel. Il était, en cela comme en d'autres matières, précurseur. Son exemple, notamment dans cette rue qui est un conservatoire de l'architecture classique, fut suivi par la municipalité et les propriétaires

privés. Il n'est que de pousser les portes pour juger de la qualité des restaurations. Le legs consenti généreusement par Monsieur le Marquis de Lordat permit le financement des travaux. Monsieur Nadal lui-même souhaitait que la technologie pénétrât jusque dans les étages et permît l'ascension aisée des degrés. On ne le suivit pas. Fut-ce inconsciemment parce que l'accès à la salle des séances impose autant bon pied que bon œil ? L'avenir nous le

dira... René Char prédit : « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil » !...

L'intérêt qu'André Nadal manifestait à vos travaux lui donna jusqu'au dernier jour l'ardeur de vous rejoindre. Cette salle lui était très chère. Il y présenta, après son année de présidence, de multiples recherches.

Celui qui avait été le propre auditeur d'Henri Lebesque au Collège de France évoqua les - ou plutôt LA - mathématique(s) moderne(s) et se fit l'humoristique écho du canular monté par les normaliens matheux qui engendrèrent Nicolas Bourbaki.

Les Trois Piliers, par lesquels passe le cercle de sa passion pour Nîmes est exemplaire de la méthode de pensée - et de travail - d'André Nadal. Intrigué par ce lieu qui fut démonté pour raison de voirie, il se lance dans une recherche historique qui lui en fait retracer l'onomastique, son lien avec les justice seigneuriales dont il brosse les complexes arcanes. Convaincu que ces Trois Piliers, évoqués par Frédéric Mistral lui-même, doivent être rebâti, il assiège les édiles qui, enfin convaincus, ordonnent la reconstruction du monument par Monsieur Planque, architecte, et... correspondant de l'Académie !

Tel était André Nadal, curieux, érudit, obstiné et., écouté.

Le temps manque pour évoquer l'aboutissement de ces recherches.

Il retraça en 1979 les très intéressants rapports que Nîmes eut avec l'astronomie via le père Bonfa, Gergonne, Tédénat, Perrier, Valz et Bernard de La Treille, ce dernier s'illustrant au temps de Saint Louis.

André Nadal nous rappelle à cette occasion qu'il fut le disciple de Pierre Humbert, professeur de calcul différentiel et intégral, astronome à l'observatoire de Nice, professeur à Montpellier. Il élargit son propos à Lévi Ben

Gerson, de Bagnols-sur-Cèze, inventeur d'un sextant primitif. Renan considérait ce savant juif à l'égal de Maïmonide de Cordoue.

Plus tard, Monsieur Nadal évoque le Pari de Pascal sous l'éclairage du calcul des probabilités. Il conclut par un enthousiaste : « Quel géant coup de dés » qui vaut tous les éloges !

L'œuvre du poète Léo Larguier, chère à Aimé Vielzeuf et à Joachim Durand, l'attire. Il en parle avec sensibilité à l'occasion du centenaire de l'écrivain. Mais, il traque au hasard d'un vers, une erreur... astronomique. Une démonstration s'ensuit !

Les procès d'animaux sous l'Ancien Régime sont une préface érudite à la chronique de Yolaine de La Bigne qui susurre « quelle époque épique » ce fut aussi...

Analyste redoutable, et en l'espèce émule de Jean-Jacques Rousseau, André Nadal passe la fable « La cigale et la fourmi » au crible de la biologie et... de la morale. La Fontaine, par l'entomologiste Fabre interposé, sort éreinté.

Les calculateurs prodiges dans l'histoire universelle, de Nicomaque de Gérasa à Mariug Portai, *la Saint-Charlemagne dans les lycées*, l'inspirent.

Il revient à ses amours mathématiques en 1985 pour affirmer, en conclusion de son étude très savante sur *le nombre d'or* que, la salle de l'Académie mesurant 9,45 m de long sur 5,50 m de large, elle est ainsi dans le rapport de 1,6 qui l'assimile aux Pyramides, à Notre-Dame de Paris, autant qu'à la mosquée de Boukhara. Paul Valéry le confirme, pai le « Cantique des Colonnes ».

L'année commémorative du Tri-centenaire de la Révocation de l'Edit de Nantes, entraîne ce membre influent du groupe protestant à narrer l'émouvante histoire de *Jean Fabre*, galérien volontaire pour la Foi,

dont la piété filiale émut Choiseul, le prince de Beauvau, Marie-Antoinette, Mlle Clairon et Talma !

L'Islam et le pèlerinage à la Mecque sont précieusement détaillés tant au plan théologique que sociologique ou linguistique.

A l'occasion du trentième anniversaire de son élection à l'Académie, André Nadal affirme les qualités qui font de lui un intellectuel avide de savoir, et si désireux de le faire partager.

D'autres travaux, authentiques « journaux de voyages », ont successivement vu le jour au fil des périples. La Guyane en 1977, le vol Paris-New York en Concorde publié à l'occasion de ses 80 ans. La Chine l'année suivante, le Zambèze et la Rhodésie. Evidemment, c'est à l'Académie que cet émule de Séguier réserve ses impressions et ses recherches. A l'écouter, chacun s'évade, et complète sa culture.

Il n'est meilleur exemple de cet art de voyager comme il y a un « art de conférer », que les sources érudites qu'André Nadal évoque à l'occasion de sa visite dans le parc national du Zimbabwe. Entre safari-photo et nuit au camp, bercé par les feulements et les barrissements, il stupéfie ses amis de brousse en rappelant dans la nuit africaine comme il l'aurait fait à l'ombre des micocouliers de la terrasse du Grand Café, « savez-vous que le lieu où nous sommes est au cœur même de la fable de La Fontaine, *Les Deux Amis* ? » Et de réciter savamment le premier vers : « Deux vrais amis vivaient au Monomotapa ». Ce Monomotapa, c'est ici même ! Tout André Nadal est peint là !

D'une culture et d'une curiosité intellectuelle universelles, son univers de recherche et d'action était le monde. Celui des nations, et cela sans frontières. Celui des idées, qu'en humaniste il accueillait d'où qu'elles fussent émises. Celui de l'action.

Sans concession quand sa conviction était faite, André Nadal ne céda jamais. Les difficultés l'aiguillonnaient. Son perfectionnisme guidait une vigilance omniprésente. A ses yeux, les élus et les administrations, aussi haut placés fussent-ils, devaient seconder le citoyen et l'aider dans l'accomplissement de son devoir.

Il fut en cela un modèle, celui d'un homme de pensée et d'actes.

Il nous manque, depuis le temps de Noël 1991. « Nous errons auprès de margelles dont on a soustrait les puits », martelle Char, ajoutant : « Chacun de nous peut recevoir le mystère de l'autre sans en répandre le secret ».

Le fil de la vie d'André Nadal que je viens de tenter - avec ô combien de maladresse - de nouer, me rend d'autant plus proche de lui.

Son plaisir d'enseigner ; sa passion de la recherche intellectuelle ; son exultation devant une découverte longtemps ou intuitivement soupçonnée et patiemment traquée ; sa volonté de communiquer à ses confrères, à ses amis, ses joies après une lecture ; cette ardeur pour Nîmes et une permanence dans l'action intellectuelle et civique m'ont toujours rendu Monsieur Nadal attachant.

De fait, sa spontanéité et son sens inné de l'écoute d'autrui, alliés à un autre sens, celui du partage, trouvaient, me semble-t-il, son origine et en tout cas sa force, dans sa conviction d'enseignant.

Je vous avoue ne pas avoir tout compris dans les nombreux et subtils développements mathématiques qui parsèment son œuvre, notamment académique. Non pas que cela ne soit pas clair. Mais, indigent quant à l'esprit de géométrie (et pas assuré du tout de bénéficier d'ailleurs de celui de finesse) les arcanes de l'univers des nombres et de leur complexité s'apparentent pour moi à la musique des sphères. Cela me fait regretter de ne pas avoir été l'élève du professeur André Nadal dont les disciples gardent

de lui un affectueux souvenir. Il sut être, pour de nombreuses générations de potaches, le guide et le découvreur patient, éclairant ses cours de considérations annexes qui leur donnaient un ton familier, ce qui n'était pas inutile dans l'austérité ambiante du vénérable lieu.

Je voudrais, en quelques idées, évoquer cette étrange planète sur laquelle Monsieur Nadal et moi avons vécu de nombreuses années : *l'enseignement*, et dont je fais encore partie intégrante - à l'exception près, et croyez-moi cela n'est pas mince, des périodes de vacances...

J'ai coutume de dire que j'ai passé ma vie d'un côté, puis de l'autre, du bureau scolaire.

Je me suis trouvé au milieu du gué en juin 1967 lorsque j'ai intégré l'Ecole normale du Gard. En ces temps-là, les promotions étaient d'une quarantaine. Nous avons été, en 67, 37 à réussir au concours. La moitié issue de collègues nimois. Et la moitié de cette moitié (soit le quart de l'ensemble - mes compétences mathématiques vont jusque là) provenait du Collège du Mont-Duplan. C'est dans cet établissement, suivi de la 6^e à la 3^e, que j'ai eu la joie de rencontrer Aimé Vielzeuf, et d'apprécier son sens de la rigueur intellectuelle et son égal sens de l'humain. Les Ecoles normales, créées par notre concitoyen et confrère François Guizot par la grande loi de 1833 qui imposait à chaque département d'en ouvrir et gérer une, vivaient en 1967, sur un schéma où l'internat et un règlement intérieur strict scandaient les heures. On y avait accès à une bibliothèque riche où tout était à portée. Je m'y suis délecté de Michelet, Saint-Simon (celui des *Mémoires*), Anatole France autant que de la grande éloquence de Bossuet. Il y avait alors une vaste salle de lecture, havre de silence, où les *Lettres françaises* fraternisaient avec le *Figaro littéraire*. Les quatre promotions se fréquentaient avec un étrange mélange fait d'émulation et de condescendance, la présence des normaliennes de philo

- les miennes - n'étant pas étrangères à ces joutes et à ces attitudes. Les seuls conflits qui aient eu lieu depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat entre ce Séminaire laïc et les Sœurs franciscaines nos voisines, s'envenimaient sportivement quand les matches de handball réveillaient un peu trop brutalement les récents opérés. Quelle idée, aussi, de mettre ces convalescents à l'épreuve, côté rue Jean-Bouin. Après tout, peut-être était-ce un test !

L'Ecole normale, en 1967, et cela fut le cas jusqu'à son départ à la retraite en 1980, était dirigée et, surtout, animée au sens le plus fort et premier du terme, par un homme exceptionnel que j'ai plaisir à saluer ici aujourd'hui : Monsieur Roger Lefebvre.

Ancien normalien lui-même, instituteur, professeur, officier et longuement prisonnier durant la Seconde Guerre mondiale, il avait entre autres comme amis Henri Bénac, l'incarnation des Classiques, et Roger Ikor. Ensemble, ils avaient, dans les oflags, affiné leur connaissance de l'Homme. Et des hommes, et appris à mesurer le temps.

Cette expérience, Roger Lefebvre la mettait généreusement au service des jeunes qui lui étaient confiés et qui, dès leur réussite au concours, s'appelaient *élèves-maîtres*.

Inconfortable dualité !

Serait-elle la somme des avantages de chacune des parties ? Belle affaire !

Ou celle des inconvénients ? Lourd à porter !

Ou encore le mesclun (comme on ne le disait pas encore sur les cartes de la nouvelle cuisine) des côtés positifs et négatifs, lesquels variaient évidemment suivant ce fameux côté du bureau où l'on se trouvait ! Cette tierce situation était évidemment la pire.

Fort heureusement, la stature de chasseur (il ajoute à l'instant même «de girolles»), et l'humanisme de Roger Lefebvre, veillaient.

La formation était en ce temps de quatre ans. On préparait et réussissait le bac (échouer était exclu), puis on recevait une année de formation professionnelle avant d'aller évangéliser les campagnes.

Vint Mai 68.

Il fallut toute la solide philosophie de Monsieur Lefebvre pour supporter une situation que son sens du dialogue ferme géra remarquablement.

Pour avoir été délégué des élèves-maîtres, je témoigne des innombrables heures que nous avons égrenées par la grâce d'Edgar Faure dans d'interminables rencontres où chacun fut contaminé par ce virus endémique depuis : la réunionite.

Quoiqu'il en soit, les cadres imploraient. Plus de petite ou grande sortie avec inspection préalable au pied des lits. Il suffisait de s'inscrire quand on passait la porte. L'anecdote majeure de ces soirées et nuits sans fin dont le seul avantage était pour moi d'aller - au sens propre - souper chez mes parents après le spectacle, et ce grâce à la vélocité de mon puissant solex, l'anecdote majeure qui montre le ridicule auquel nous parvenions lors de ces conseils d'administration se résume ainsi. L'un de nos professeurs, d'esprit pourtant avancé, tenait à ce que les normaliens continuassent par ce temps révolutionnaire à revêtir la blouse. Evidemment, nous considérions ce carcan infamant. Il fallait jeter notre vieille peau avec notre gourme. Aussi n'avons-nous pas hésité, dans la plus belle tradition parlementaire -mais autant Philippe Séguin (RPR) que Guy Hermier (PC) ont été normaliens à Nîmes... - à user de tous les artifices de procédure pour faire de l'obstruction. Au cœur de la nuit, émules en cela du général de Guerlas cher à Pierre Dac, on vota sur ce texte superbe qui traduit et trahit l'esprit du temps : « Le port de la blouse, vivement conseillé, n'est nullement obligatoire ». Sic transit gloria blousi !

On perdit aussi du temps à palabrer en cours. Fort heureusement, en philo, Yves Pédrolo était aficionado. Nous tenions, le lundi matin, la chronique des arènes. N'était-ce pas une forme de disputation ? Elle était dans le vent puisque « motivée » (le grand mot) par notre passion partagée de la corrida.

La formation des maîtres fut, par la réforme qui suivit la révolte estudiantine, portée à deux ans. J'ai fait partie, le bac en poche, de ce nouveau système.

Entre 1968 et 1981, la formation proposa une alternance de cours à l'Ecole normale et de stages dits d'observation dans une classe, avec participation progressive à l'enseignement.

Les écoles annexes et d'application étaient laboratoires. André Joveniaux, qui, l'été se consacrait à l'animation de la colonie de vacances du Château de Rocheblave, régnait les neuf mois scolaires sur l'Ecole annexe, modèle du genre où la recherche pédagogique connut de notables avancées.

En seconde année, les toujours élèves et déjà maîtres prenaient, de septembre à décembre, la responsabilité d'une classe dont le titulaire venait en recyclage à l'Ecole normale.

C'est là, que, fils de 68, le Tiers-Temps pédagogique fut décrété et décrié. Il proposait pourtant une organisation du temps souple. Elle eut peu de succès — pour ne pas dire qu'elle échoua — car les utilisateurs eux-mêmes n'étaient pas préparés à cette souplesse. 1/3 du temps pour les matières fondamentales : français et mathématiques ; 1/3 aux activités d'éveil ; le dernier tiers à l'éducation physique et sportive. Hélas ! le sport fut peu pratiqué. Quant au tiers d'éveil, les moins scrupuleux firent semblant de préparer leurs élèves exclusivement et un an durant à l'agrégation de dessin, alors que les autres, dont les scrupules les conduisi-

prit du temps : « Le port de la blouse, vivement conseillé, n'est nullement obligatoire ». Sic transit gloria blousi !

On perdit aussi du temps à palabrer en cours. Fort heureusement, en philo, Yves Pédrolo était aficionado. Nous tenions, le lundi matin, la chronique des arènes. N'était-ce pas une forme de disputatio ? Elle était dans le vent puisque « motivée » (le grand mot) par notre passion partagée de la corrida.

La formation des maîtres fut, par la réforme qui suivit la révolte estudiantine, portée à deux ans. J'ai fait partie, le bac en poche, de ce nouveau système.

Entre 1968 et 1981, la formation proposa une alternance de cours à l'Ecole normale et de stages dits d'observation dans une classe, avec participation progressive à l'enseignement.

Les écoles annexes et d'application étaient laboratoires. André Joveniaux, qui, l'été se consacrait à l'animation de la colonie de vacances du Château de Rocheblave, régnait les neuf mois scolaires sur l'Ecole annexe, modèle du genre où la recherche pédagogique connut de notables avancées.

En seconde année, les toujours élèves et déjà maîtres prenaient, de septembre à décembre, la responsabilité d'une classe dont le titulaire venait en recyclage à l'Ecole normale.

C'est là, que, fils de 68, le Tiers-Temps pédagogique fut décrété et décrié. Il proposait pourtant une organisation du temps souple. Elle eut peu de succès — pour ne pas dire qu'elle échoua — car les utilisateurs eux-mêmes n'étaient pas préparés à cette souplesse. 1/3 du temps pour les matières fondamentales : français et mathématiques ; 1/3 aux activités d'éveil ; le dernier tiers à l'éducation physique et sportive. Hélas ! le sport fut peu pratiqué. Quant au tiers d'éveil, les moins scrupuleux firent semblant de préparer leurs élèves exclusivement et un an durant à l'agrégation de

dessin, alors que les autres, dont les scrupules les conduisirent quelquefois au bord de la dépression nerveuse, continuaient à faire des dictées d'enfer jusqu'à l'heure du goûter !

Nous, normaliens en stage, passions pour des fous ou des exaltés lorsque, dans les écoles, que nous fussions maîtres des villes ou des champs, appliquions le 1/3 temps. Fort heureusement, l'Education nationale tint bon.

Je dis « fort heureusement » car les nouvelles instructions officielles tenaient enfin et réellement compte des réalités psycho-pédagogiques, notamment en mathématiques et en lecture.

Vouer les « maths modernes » aux gémonies est irresponsable. En effet, c'est d'une *nouvelle pédagogie* des mathématiques dont il s'est agi. Et je témoigne, moi le non-matheux, que les *concepts furent alors enfin compris et non seulement bêtement admis et rabâchés* par les enfants. Cette stratégie de la recherche, de l'expérimentation, de l'action, fut à l'honneur des Ecoles normales et des groupes scolaires qui y sont attachés. Ma joie a été grande de découvrir en lisant son texte daté de 1976 que Monsieur André Nadal, ce fin pédagogue, était de cet avis.

Les conséquences furent plus sensibles dans le cadre de l'apprentissage de la lecture. Personne, pas plus Piaget que Montessori ou Freinet, n'a établi, scientifiquement, comment un petit d'homme apprend à lire. La psychopédagogie, basée plus sur l'observation patiente que sur les déclarations de principes, la linguistique, et un solide bon sens, ont permis aux scientifiques, parmi lesquels il faut mentionner les orthophonistes (qui eurent souvent du mal à réparer les dégâts commis par les apprentis-sorciers), l'ensemble de ces professionnels de l'apprentissage de la langue ont révolutionné les méthodes. Ils ont su les élaguer des erreurs techniques, des aberrations qui entachaient les rapports son-graphie. Ils ont révélé une nouvelle logique

de la lecture. Bien sûr, des générations avaient appris à lire dans des abécédaires où l'ordre de l'alphabet tenait lieu de postulat. Et ces générations avaient donné autant de romanciers et de fines plumes que le feraient les temps à venir. Cette incompréhension, la peur de l'avenir et la hantise des parents devant l'impossibilité, le soir, de faire réviser des leçons auxquelles il était urgent qu'ils ne touchent point, le tout allié — et c'est cela le plus grave — à la bonne volonté malhabile parce que mal, peu ou pas formée, des enseignants, entraîna une grande colère de tous. Et pourtant, les apports des sciences de l'éducation sont remarquables. Ils mettent chacun sur le chemin de la logique et du naturel. La mode mal digérée de la trop fameuse « méthode globale », qui est en soi un extraordinaire éveil de l'intelligence, de l'attention, de la créativité, a terni cette pédagogie aux yeux du public. Mais il est évident que là où elle fut bien conduite, elle offrit aux enfants et à leurs maîtres les plus précieux succès : ceux de l'esprit.

J'évoquerai d'un mot une autre tendance de la réforme de l'enseignement et de la formation des maîtres, née de 68. Il s'agit de la formalisation dans les textes des activités d'éveil dont j'ai brièvement parlé en amont. L'opportunité offerte par les nouvelles instructions de moduler le temps imparti annuellement aux disciplines composant cette branche fut mal comprise, surtout des parents, auxquels d'autres textes donnaient, hélas ! des pouvoirs interventionnistes exorbitants et injustifiés.

Le Tiers-Temps permettait en fait - et enfin - d'étudier l'histoire tant en diachronie qu'en synchronie. Thèmes d'études, arrêts plus ou moins prolongés sur telle période pouvant être éclairée et mieux *comprise* (je souligne ce dernier terme), visites et interventions de spécialistes en classe ont donné une vie au passé. Le travail sur le terrain et dans les expositions ou les musées a mis les enfants en contact avec le vrai, l'original, le palpable, l'authentique.

En cela, et par exemple, la visite de notre amphithéâtre est une vitrine de vingt siècles d'histoire. Son histoire à lui permet, bien mieux que toutes les gravures de reconstitution hâtive et incertaine, de connaître et comprendre les réalités d'un lieu, au fil du temps. Les jeunes esprits abreuvés de grimlins et de Mad Max se passionnent pour le Vrai et le Beau. Il suffit de le leur montrer. Le Tiers-Temps instauré par les textes de 1970 rendait possible cette ré-ouverture de l'Ecole sur ce dont elle n'aurait d'ailleurs jamais dû se couper. Mais là encore, il y eut tant de déviations que cette liberté, si délicate comme toutes, à gérer, pesa paradoxalement plus lourd que les chaînes des programmes. Il en alla de même avec cette autre Querelle des Rites qu'est la question de la chronologie en Histoire. Au pied du sapin, les familles sont émues par la question innocente des bambins demandant à leurs aïeux s'ils ont rencontré Napoléon ou Charlemagne. Cette expérience devrait ouvrir les yeux des parents sur l'impossibilité dans laquelle se trouve un jeune enfant de percevoir et concevoir l'image du temps. Les nouveaux textes, proposés à la fois par des historiens et des pédagogues, suggérèrent des adaptations indispensables.

Certes, dès le cours préparatoire, on n'apprit plus « nos ancêtres les Gaulois » et on sécurisa et structura plutôt les enfants par l'étude de leur famille et de leur milieu sensible, en remontant les générations, et donc le temps ! Dans les chaumières, on s'en émut ! Ne vit-on pas de doctes associations crier à l'espionnage, car les arbres généalogiques depuis le mitan de ce siècle comptent plus de nids que de branches ?

On sacrifia donc, dans les faits, l'intérêt de l'enfant-élève à des considérations anti-pédagogiques, anti-naturelles et parfaitement injustes, issues de l'égoïsme étroit des adultes.

Sait-on que, bien des fois, dans le domaine de l'enseignement comme dans tant d'autres, ce paramètre qu'est la nécessité de ne pas mécontenter prime sur tout, y compris les plus fondamentales préoccupations...

Depuis bientôt vingt ans, chacun, dans sa classe, s'est adapté. Les nouveaux enseignants, issus eux-mêmes de ce renouveau des méthodes, ne pourront qu'être le ferment d'autres recherches. Comment se pourrait-il, en effet, que l'éducation soit le seul domaine d'action à se satisfaire de ses scléroses ?

Si, souvent dans les années 70, le formidable tournant qu'aurait dû prendre la pédagogie des matières dispensées par l'enseignement élémentaire a conduit à des dérapages, c'est qu'il a été mal négocié. Pas assez de recyclages pour les instituteurs en place, malgré la série de R1, 2, 3, 4, 6 et même R12 que le Ministère de l'Education nationale, nouveau Renault, sortit de son Billancourt, rue de Grenelle. Les Marchands du Temple éditèrent un nombre incommensurable de méthodes et de manuels dont l'habile (mais trop peu commerciale) synthèse aurait eu de l'utilité. Les écoles, et les communes payèrent, souvent fort cher, des livres magistralement ratés.

Au fil du temps, ce séisme pédagogique se stabilisa et chacun s'adapta. Les jeunes et nouveaux enseignants qui, eux, avaient été nourris - quelquefois gavés - de linguistique avec Chomsky et de maths avec Lichnérowich, apportèrent dans les postes où ils étaient nommés, un air de nouveauté qui s'opposa souvent au conservatisme des mères/ maires génitrices ou élus..., de leurs collègues et, quelquefois même, ô paradoxe, de leurs inspecteurs.

Depuis, la formation des maîtres a été modifiée, ainsi que les instructions et programmes.

Monsieur Chevènement a innové : il a publié ses décisions en 1985 et a battu des records puisque cela fut en

Livre de Poche et qu'il talonna, dans cette collection abordable, les meilleurs titres d'Agatha Christie.

On fit croire que les enfants des écoles sauraient à nouveau chanter *La Marseillaise* et « feraient » (suivant l'expression consacrée) de l'instruction civique. Mais pourquoi dire : rechanter et refaire alors que jamais l'hymne national ou cette matière indispensable n'ont été ni supprimés ni atténués ? On entre là dans le délicat domaine de l'honnêteté intellectuelle. Trop souvent un bon flou vaut mieux qu'un grand choc.

Depuis 1981, la formation des maîtres a encore évolué. Les futurs enseignants ont été recrutés après l'obtention d'un Deug. Cela assure des jeunes mûrs, spécialisés, ouverts aux méthodes de recherche et de travail universitaires. Cela évite aussi le nivellement par le bas et les problèmes corporatifs, voire administratifs, dus à des cursus multiples et à des déroulements de carrières peu cartésiens où les commissions si peu paritaires et si tant syndicales, mènent le branle.

Une ultime étape vient d'être franchie en 1991. Les Instituts universitaires de Formation des Maîtres viennent de prendre le relais des Ecoles normales. Désormais, les nouveaux professeurs des écoles qui sont tous titulaires d'une licence ont relayé les élèves-maîtres (appellation désormais surréaliste). Ces maîtres qui pratiqueront leur métier de la maternelle à l'orée du collège, sont issus des bancs des Facultés. L'Université, avec ses professeurs et l'ensemble de sa machine, franchit, dans chaque département, le seuil des ex-Ecoles normales.

A Nîmes, celle des jeunes filles sera transformée prochainement en résidence pour les étudiants, qui vont travailler sous les auspices de cet homme de liberté que fut Vauban. Nul besoin pour les « normaliens » du futur de faire le « mur du portail » pour que bruissent les buissons du parc.

Quant aux importants locaux du 62, rue Vincent-Faïta, ils reçoivent les cours de l'IUFM, bercés souvent par les chants aussi virils que guerriers des légionnaires voisins. Voici quelques années, Normale terminée, les « hussards noirs de la République » traversaient la rue et allaient effectuer leur service national. Aujourd'hui, ils partent pour d'autres missions.

Elles sont inscrites dans ce permanent renouveau qui doit être vraiment la philosophie de l'Education nationale.

La Formation des Maîtres est essentielle pour la Nation. Celle que j'ai décrite, avec sa forte structure d'avant 68, ses bonnes intentions malhabiles d'après, ses récentes modifications qui prouvent, espérons-le, que le rythme de croisière est atteint, cette formation donna aux jeunes enseignants les bases intellectuelles, scientifiques, psychologiques, technologiques et morales indispensables.

Le caractère fondamental de l'enseignement élémentaire est à ce prix.

Rien ne doit être trop bon pour préparer les pédagogues des premiers âges de l'école, à leur mission.

Relisons la lettre que Jules Ferry adresse le 17 novembre 1883 aux maîtres de France, renouvelant en cela l'initiative pionnière que François Guizot avait prise un demi-siècle plus tôt ! Elle est la charte déontologique, éthique, du métier d'enseignant. Le chômage qui, en notre temps, sévit aussi dans les professions intellectuelles a, depuis belle lurette, tari la source des vocations. La nouvelle formation, qui puise aux réalités du vivier universitaire, devrait réouvrir cette voie de la motivation qui remplacera avantageusement celle du hasard, ou de la nécessité.

Reste à réorganiser - et ce n'est pas le moindre travail ni le moindre budget - la formation des *autres* maîtres. Auxiliaires corvéables, exilés en tous points de l'Hexagone, bardés de diplômes coûteux autant qu'inutiles ou

inutilisables ailleurs, ils usent leur envie d'enseigner sur les déceptions d'un système dantesque, dont la réforme radicale et volontariste se doit d'être au programme du futur immédiat. Ce n'est que ces dossiers résolus que la Formation des Maîtres sera, en France, raisonnée, satisfaisante et efficace.

Le pays qui a généré les actes d'un Guizot, d'un Ferry, d'un Faure aussi, doit secouer ses lourdeurs, ses lenteurs et faire preuve d'imagination *.

Dans *ses* classes du Lycée Daudet où, malgré les ordinateurs, il y a encore des Petites Choses plus gravement désorientés encore que leur modèle - dans *mes* classes de l'Ecole d'Application du Mont-Duplan, André Nadal et moi avons vécu les réalités de l'enseignement. Elles ont nom : éducation, instruction, formation, culture, tant des jeunes élèves que de leurs jeunes maîtres.

Je sais combien mon prédécesseur ici fut attentif, inventif et à l'écoute de chacun, faisant fructifier et transmettre cette expérience sans cesse renouvelée qu'est l'acte d'enseigner. Cet acte, qui est acte de foi, est simultanément grave et heureux. *Grave* : par les responsabilités qu'il porte en lui-même. *Heureux* : par l'épanouissement de jeunes esprits auquel l'on assiste, et de comportements que l'on voit évoluer.

C'est ce sentiment de puissance intellectuelle et de haute responsabilité qui, toujours, anima André Nadal.

Que ce soit au Lycée ; ici, à l'Académie ; au sein de groupes culturels auxquels il appartenait, ou tout simplement lors de ses promenades avec ses amis, André Nadal fit, tout au long du chiffre de ses jours, preuve d'une richesse d'esprit rare. Savant, cultivé, ouvert à tous, il a imposé une manière d'être, d'apprendre et d'apprendre à être. Et à agir.

* Le jeudi 1^{er} juillet 1993, M. François Fillon, ministre des Universités, a présenté devant la Commission des Affaires

culturelles de l'Assemblée nationale, un ensemble de dispositions qui, procédant du rapport de l'historien François Kaspi, voulaient ouvrir un nouveau chapitre de la formation des enseignants par la réforme radicale des actuels Instituts Universitaires de Formation des Maîtres.

Le 15 juillet, un texte ultérieur, émanant de M. Fillon et de M. François Bayrou, ministre de l'Éducation nationale ; puis la circulaire de la Direction générale de l'enseignement aux directeurs d'IUFM et aux présidents d'Universités, précisent les modalités nouvelles...

Puisque le temps n'a désormais plus de limite pour lui, et que votre décision — redoutable — a été de m'élire à lui succéder, je vous demande à présent de m'aider à être digne de lui.

Parmi ceux qui ont fait de Nîmes cette ville respectée, dans la lignée des bâtisseurs, de Titus Crespius, puis Baudile et Dhuoda, de Marguerite de Navarre à Poldo d'Albenas, de notre cher Jean-Paul Rabaut Saint-Etienne à Jean-François Séguier, d'Adolphe Crémieux à François Guizot, de Jean Paulhan à Marguerite Long, immense est le cortège d'ombres qui nous accompagne.

Parmi ce « choral des veilleurs » — pour reprendre le titre de l'une des plus belles, sereines et fortes œuvres de Bach, j'en vois quatre qui vont, comme l'écrivait Eloy-Vincent, « A pas lents, sous les platanes de la Préfecture ».

Le panache d'Edgar Tailhades trace la voie.

Jean Roger dévale quatre à quatre les marches de l'escalier d'honneur de l'hôtel de Ville, perpétuellement impatient d'innover.

Joachim Durand, en qui il y a du Froissard au service de l'histoire des Républiques, sait tout des hommes et des Régimes, et les évoque avec un exceptionnel talent et une rare lucidité.

Parmi eux, André Nadal pourfend les esprits tièdes. Il s'enflamme à grands gestes pour Nîmes, raconte son

dernier voyage et, une monnaie d'or antique à la cravate, confie l'itinéraire du prochain.

Ils vont, tous quatre inséparables, au long de cette boucle infinie qu'est la ceinture des boulevards, moderne couronne civique de la Cité.

Ce soir, ils nous manquent.

Cette Maison est emplie de leur présence, de leur exemple, de leurs travaux et de leurs jours.

Ils nous guident sur le chemin difficile, exigeant et indispensable de cette vertu à la fois publique et privée dont l'Académie de Nîmes est le foyer, et dont notre Temps ressent une si pressante nécessité :

L'honnêteté intellectuelle.

La séance est levée à 18 h 30.

Le président Liger invite les personnes présentes à se rendre dans les locaux du premier étage où M. Valade les accueille et reçoit les félicitations de ses confrères et amis.



André Nadal et ses amis : Louis Leprince-Ringuet, de l'Académie française, et Edgar Tailhades, sénateur-maire de Nîmes.







